DIALOGUE

ENTRE

UN CITOYEN

ET

UN SOLDAT.

Par Mr T. D. M. Capitaine d'Artillerie.

Gespräch

zwischen

einem Bürger

und

einem Soldaten.

Von Hrn. T. D. M. Artilleriehauptmann.

CHC folio FRC 9737

LIBRARY

MZW 5589

DIALOGUE
ENTRE UN CITOYEN ET UN SOLDAT.

17 Septembre 1789

Le Citoyen. Monsieur, je vous ai vu lire plusieurs brochures sur les affaires du temps, et vous m'avez paru y donner une attention qui me fait croire que, bien différent de ceux qui se contentent de parcourir superficiellement ces sortes d'ouvrages, vous les méditiez sérieusement, et cherchez du moins à en saisir l'esprit.

Le Soldat. Indépendamment du goût que j'eus toujours pour la lecture, je crois qu'en ce moment de fermentation dans les esprits, et d'incertitude dans les idées, on ne sauroit donner trop d'attention à tout ce qui peut nous ramener à l'ordre par le raisonnement.

Le Citoyen. L'on ne voyoit point autre-fois le Soldat se mêler de raisonner sur les affaires d'État; il se contentoit d'obéir et de faire son métier en homme d'honneur.

Le Soldat. C'est qu'alors aussi il n'étoit point exposé à recevoir de la bouche de gens mal-intentionnés, des notions ou fausses ou incertaines sur ses vrais devoirs. Aujourd'hui que le Soldat même le mieux intentionné, peut être égaré à chaque instant, je pense qu'il ne sauroit trop s'affermir, par de sages lectures, dans le véritable esprit de son état.

Gespräch
zwischen einem Bürger und einem Soldaten

den siebenzehnten September 1789.

Bürger. Mein Herr! ich habe sie mehrere Broschüren über die jetzige Zeitangelegenheiten mit solcher Aufmerksamkeit lesen sehen, so daß ich glauben muß, sie gehören nicht zu der Klasse von Lesenden, die sich begnügen, diese Art Schriften blos oberflächlich durchzublättern; Es scheint sie dächten ernstlich darüber nach, und suchten wenigstens den Sinn derselben zu fassen.

Soldat. Unabhängig vom Geschmack, den ich immer am Lesen fande, glaube ich, daß man zu dieser Zeit der Gährung in den Gemüthern und der Ungewisheit in den Begriffen nicht aufmerksam genug auf alles seyn könne, was uns durch Ueberlegung wieder zur Ordnung bringen kann.

Bürger. Sonst pflegte sich der Soldat eben nicht sehr mit Grübeleyen über die Staatsangelegenheiten zu befassen; gehorchen und als ein Mann von Ehre das Seinige thun, war sonst das Ziel seiner Wirksamkeit.

Soldat. Ja, sonst war er auch nicht der Gefahr ausgesetzt, aus dem Munde übelgesinnter Leute falsche oder schwankende Begriffe über seine wahren Pflichten zu erhalten. Jetzt aber, da auch der bestgesinnteste Soldat jeden Augenblick in Gefahr steht, irre geführt zu werden, kann er sich nicht genug durch eine weise Lektüre im Geiste seines Standes festsetzen.

Le Citoyen. Ces brochures, que vous lisiez avec tant d'attention vous ont-elles donné à cet égard quelques idées justes?

Le Soldat. Je le crois, et si vous voulez vous en assurer par mes réponses et par l'exposition de mes principes, je serai charmé de vous en faire juge vous-même.

Le Citoyen. Voyons, Monsieur, puisque vous me le permettez!

D. Qu'est-ce qu'un Soldat français?

R. C'est un Citoyen dévoué par état au service de la Patrie.

D. Tout Français n'a-t-il pas le même devoir à remplir?

R. Sans doute, et tout Français doit être prêt à voler en tout temps au secours de la Patrie: c'est le plus sacré des devoirs.

D. Pourquoi donc existe-t-il une classe particulière de Citoyens dont l'état est uniquement de faire ce qui seroit le devoir de tous?

R. Parce que le bonheur et même l'existence de la société exigeant que les campagnes soient cultivées, que les arts, les manufactures et le commerce soient dans une continuelle activité, que les lois soient interprétées et mises en vigueur, il étoit nécessaire qu'un certain nombre de Citoyens, pris indifféremment dans tous les ordres de la société, ne fussent occupés que du soin de veiller pour tous les autres, et de les garantir des ennemis du dehors et des perturbateurs au dedans.

D. Pensez-vous donc que si les ennemis vouloient attaquer nos Provinces, les habitans de tous états et de tout âge ne s'armeroient point aussitôt, et qu'ils ne suffiroient pas pour repousser ses attaques?

R. Sans doute, rien ne pourroit résister à l'impulsion que donneroient à cette armée de Citoyens, l'amour de la Patrie et la défense de leurs propres foyers.

D. Pourquoi donc payer et entretenir des Troupes réglées pendant une longue

Bürger. Haben denn diese Broschüren, die sie mit so vieler Aufmerksamkeit lasen, ihnen wirklich in diesem Stücke richtige Begriffe beygebracht?

Soldat. Ich glaube es, und wenn sie sich davon durch meine Antworten, und durch Anwendung meiner Grundsätze überzeugen wollen, so können sie selbst darüber richten.

Bürger. Wir wollen doch einmal sehen, da sie es erlauben, mein Herr!

Frag. Was ist ein französischer Soldat?

Antwort. Es ist ein Bürger, der sich vermöge seines Standes dem Dienste des Vaterlandes gewidmet hat.

Fr. Liegt nicht einem jeden Franzosen die nemliche Pflicht ob?

A. Allerdings, und jeder Franzose muß jederzeit bereit seyn, dem Vaterlande zu Hülfe zu eilen: das ist seine heiligste Pflicht.

F. Warum giebt es denn eine besondre Klasse von Bürgern, die bestimmt ist, allein zu thun, was die Pflicht aller ist?

A. Da das Glück, ja selbst die Fortdauer der Gesellschaft erfordert, daß das Feld gebaut werde, daß Künste, Manufakturen und Handlung in beständiger Thätigkeit seyen, und daß die Gesetze erklärt und gehandhabt werden, so muste man nothwendig eine gewisse Anzahl von Bürgern ohne Unterschied aus allen Ständen der Gesellschaft ausheben, und diesen die Sorge übertragen, für alle übrige zu wachen, und sie gegen die Feinde von aussen, und die unruhigen Köpfe von innen zu sichern.

Fr. Glauben sie denn, daß wenn die Feinde unsre Stadt angreifen wollten, die Einwohner von allen Ständen und von jedem Alter sich nicht sogleich bewafnen, und die Angriffe derselben zurück treiben würden?

A. Ohne Zweifel; nichts würde dem Muthe, den die Vaterlandesliebe und die Vertheidigung ihres eignen Heerds dieser Bürgerarmee einflössen würde, widerstehen können.

Fr. Wozu denn aber während eines langen Friedens und blos in Erwartung eines unge-

paix, et dans l'attente d'une guerre incertaine et éloignée contre des ennemis que la Nation seule seroit en état de repousser?

R. Parce que la bravoure, le courage et l'esprit patriotique ne suffisent point à la longue, contre des Troupes aguerries et disciplinées; parce qu'une armée composée de Citoyens rassemblés au moment, ne pourroit jamais soutenir les travaux d'une ou de plusieurs campagnes; parce que ces mêmes Citoyens ne pourroient s'éloigner de leurs foyers pour prévenir l'ennemi jusque sur les siens; parce qu'enfin tous ces Citoyens ne pourroient abandonner leurs travaux sans détruire la société.

D. Je conçois que pour nous défendre contre les Nations ennemies de la France, il est nécessaire en effet d'avoir un corps de Troupes réglées proportionné à l'étendue du Royaume et aux forces de nos ennemis naturels; mais pourquoi ces mêmes Troupes réglées sont-elles employées en temps de paix à maintenir l'ordre et la sureté dans l'intérieur? Chaque ville, chaque bourg ne pourroit-il pas se garder lui-même alors, et faire sa police intérieure?

R. Sans doute ils le pourroient; mais comme il faut nécessairement que les Troupes réglées soient dans un exercice continuel de la discipline militaire, et que l'État les entretient dans cette activité soutenue pour pouvoir les opposer en un instant à l'ennemi, il faut bien que l'État se dédommage des frais qu'elles lui occasionnent, par le service qu'il en retire en temps de paix, pour la sureté et la tranquillité de l'intérieur; et cela est d'autant plus naturel, que par son serment à la Nation, le Soldat appartient autant à la Municipalité qui le réclame, que le Bourgeois et le Citoyen.

D. Vous voyez cependant que toutes les villes du Royaume même les villes de garnison se sont accordées à suivre l'exemple qu'avoit donné la capitale, et qu'il n'en est pas une qui n'ait mis sur pied dans le même temps, un corps de *Milices Nationales*.

wissen und entfernten Krieges gegen Feinde, welche die Nation selbst zurück treiben könnte, regulirte Truppen bezahlen, und unterhalten?

A. Weil Tapferkeit, Muth und patriotischer Sinn auf die Länge gegen kriegsgewohnte und disciplinirte Truppen nicht hinreichen; weil eine Armee in der Eile zusammen gerafter Bürger die Beschwerlichkeiten eines oder mehrerer Feldzüge nicht aushalten könnte; weil eben diese Bürger sich nicht von ihrem Heerde entfernen könnten, um dem Feinde an dem Seinigen zuvor zu kommen; weil endlich alle diese Bürger nicht ihre Geschäfte verlassen könnten, ohne die Gesellschaft zu zerstören.

Fr. Ich sehe wohl ein, daß ein Korps regulirter Truppen, das mit dem Umfange des Reichs und der Macht unsrer natürlichen Feinde im Verhältnisse steht, erfordert wird, um uns gegen die Nationen zu vertheidigen, die Frankreich übel wollen; aber warum braucht man die regulirten Truppen in Friedenszeiten zur Erhaltung der innern Ordnung und Sicherheit? könnte nicht jede Stadt und jeder Flecken sich alsdann selbst bewachen, und für die innere Ordnung sorgen?

A. Sie könnten es, ohne Zweifel; da es aber nothwendig ist, daß die regulirten Truppen in einer beständigen Uebung der Kriegszucht bleiben, und der Staat sie unaufhörlich in dieser Thätigkeit unterhalte, um sie stündlich dem Feinde entgegen stellen zu können, so muß sich der Staat für die Unkösten, die sie ihm verursachen, durch den Dienst derselben zur Erhaltung der innern Sicherheit und Ruhe in Friedenszeiten entschädigen; und dies ist um so natürlicher, da der Soldat, vermöge seines der Nation geleisteten Eides der Municipalität, die ihn begehrt, eben so wohl angehört, als jeder andre Bürger.

Fr. Sie sehen aber doch, daß alle Städte des Reichs selbst die Garnisonsstädte, sich vereinigt haben, dem Beyspiele der Hauptstadt zu folgen, und alle zu gleicher Zeit eine Nationalmiliz auf die Beine gestellt haben.

R. Rien n'étoit plus juste et plus naturel dans une circonstance, où la liberté étoit menacée, et où il étoit question de protéger les Représentans de la Nation. C'étoit dans ce moment de crise que tout Français devoit être Soldat.

D. Aujourd'hui que les secrets ennemis de la Patrie ont été dispersés par l'insurrection générale des Français, les Milices Nationales continuent cependant à faire dans toutes les villes le service militaire.

R. Quoique les mauvais desseins de ces ennemis aient été découverts à temps, et déconcertés dans leur principe, nous voyons cependant par les troubles, qui ne cessent d'agiter la plûpart des Provinces, que les mal-intentionnés n'ont point perdu l'espoir de mettre ces desseins à exécution; et ce ne sera que quand la France sera parfaitement tranquille, ce ne sera que lorsqu'elle aura enfin une constitution solidement établie, que le service actif et continu des Milices Nationales deviendra vraiment inutile.

D. Ces corps de Milices seront-ils donc alors supprimés?

R. Non, sans doute; ils existèrent de droit et dans tous les temps par l'esprit patriotique qui anima toujours les Français, je pense qu'ils existeront encore de fait sous la forme de corps patriotiques; mais je ne crois point que lorsque le calme sera bien rétabli, ils continuent de faire le service militaire, et je suis convaincù qu'ils s'en reposeront sur les Troupes réglées, dès l'instant où elles seront devenues suffisantes.

D. Mais s'il ne faut plus actuellement que veiller au bon ordre et à la sureté de l'intérieur du Royaume, les Troupes réglées ne suffiroient-elles pas déja pour y pourvoir?

R. Je crois qu'elles seroient plus que suffisantes quant à la force; mais dans une guerre intestine, suscitée par des Français contre des Français, la force ne suffit point, il

A. Nichts war billiger und natürlicher bey einem Umstande, wo die Freiheit Gefahr lief und es darauf ankam, die Repräsentanten der Nation zu beschützen. In diesem kritischen Augenblicke muste jeder Franzose Soldat seyn.

Fr. Jetzt aber, da die geheimen Feinde des Vaterlandes durch die allgemeine Regsamkeit der Franzosen zerstreut sind, fahren die Nationalmilitzen dennoch in allen Städten fort, Soldatendienste zu thun?

A. Obschon die schändlichen Anschläge dieser Feinde noch zur rechten Zeit entdeckt und in ihrem Entstehen schon vereitelt wurden, so sehen wir doch aus den Unruhen, die noch unaufhörlich in dem grösten Theile unserer Provinzen herrschen, daß die Uebelgesinnten noch nicht alle Hofnung diese Anschläge auszuführen, aufgegeben haben, und der thätige und anhaltende Dienst der Nationalmilitzen wird daher so lange nöthig seyn, bis Frankreich vollkommen ruhig seyn, und endlich eine wahrhaft festgegründete Konstitution haben wird.

Fr. Werden nachher die Korps von Militzen aufgehoben werden?

A. Das wohl freylich nicht. Sie existirten von rechtswegen zu jeder Zeit durch den Patriotischen Geist, der immer die Franzosen beseelte, und ich denke, daß sie auch wirklich in der Gestalt patriotischer Korps fortdauern werden; ich glaube aber nicht, daß sie nach völlig hergestellter Ruhe noch Militairdienste thun werden, und bin überzeugt, daß sie diese den regulirten Truppen überlassen, so bald sie dazu hinreichen werden.

Fr. Wenn es jetzt aber blos darum zu thun ist, über die gute Ordnung und Sicherheit im Innern des Reiches zu wachen, sollten die regulirten Truppen denn nicht jetzt schon dazu hinreichend seyn?

A. Ich glaube, daß sie, was die Stärke anlangt, mehr als hinreichend wären; aber bey einem innerlichen von Franzosen gegen Franzosen erregten Kriege, reicht die Stärke allein

faut encore qu'elle soit employée et dirigée sur la connoissance des lieux et des personnes; connoissance que les troupes réglées ne sauroient avoir, et qui exige qu'elles agissent de concert avec les Citoyens.

D. Il faut donc qu'elles fassent le service avec ces Citoyens?

R. Sans doute. Les Troupes réglées doivent servir conjointement avec les Milices nationales, comme des frères qui travaillent ensemble pour le bien de la cause commune.

D. Vous venez de prêter un nouveau serment. Répétez-le-moi, je vous prie.

R. Je jure de ne jamais abandonner mes drapeaux, d'être fidel à la Nation, au Roi et à la Loi, et de me conformer aux règles de la discipline militaire.

D Mais n'aviez-vous pas toujours prêté le même serment? et si vos devoirs étoient les mêmes auparavant, pourquoi dit-on que le nouveau serment vous lie plus particulièrement à la Nation?

R. De tout temps en effet j'avois prêté le serment de ne jamais abandonner mes drapeaux, et d'obéir ponctuellement aux ordres de mes supérieurs, en tout ce qu'ils me commanderoient pour le service du Roi: mais l'esprit de ce serment a changé aux yeux de la Nation, par la forme dans laquelle je l'ai prêté, et par sa relation avec le serment qu'avoient prêté eux-mêmes, avant moi, ceux qui sont faits pour me commander.

D. J'ai peine à bien entendre ce que vous venez de dire: expliquez-vous d'une manière plus détaillée.

R. Lorsqu'anciennement je devois obéir à tout ce qui me seroit ordonné pour le service du Roi, il étoit sous-entendu que le Roi, en sa qualité de chef de la Nation, n'attendoit de moi que le service qu'un Français doit à sa Patrie. Mais la Nation craignant que le Roi, trompé sur ses vrais intérêts, ne se servît un jour de ses

nicht zu, sondern sie muß noch nach der Bekanntschaft mit den Personen und Gegenden angewandt und gelenkt werden; eine Bekanntschaft, welche man von den regulirten Truppen nicht erwarten kann, und weswegen sie mit den Bürgern gemeinschaftlich wirken müssen.

Fr. Sie müssen also mit diesen Bürgern Dienste thun?

A. Allerdings. Die regulirten Truppen müssen in Verbindung mit den Nationalmilitzen dienen, wie Brüder, die mit einander zum Besten der gemeinen Sache arbeiten.

Fr. Sie haben ja unlängst einen neuen Eid abgelegt. Ich bitte sie, wiederholen sie mir ihn.

A. Ich schwöre, niemals meine Fahnen zu verlassen, der Nation, dem Könige und dem Gesetze getreu zu seyn und mich den Regeln der Kriegszucht gemäs zu betragen.

Fr. Aber haben sie nicht immer den nemlichen Eid geleistet? und wenn ihre Pflichten also die nemlichen geblieben sind, warum sagt man denn, daß der neue Eid sie enger mit der Nation verbinde?

A. Wirklich hatte ich jederzeit den Eid geleistet, nie meine Fahnen zu verlassen, und den Befehlen meiner Obern in allem, was sie zum Dienste des Königs begehren würden, pünktlich zu gehorchen; aber der Geist dieses Eides hat sich durch die Art, wie ich ihn ablegte, und durch seine Beziehung auf den Eid, den diejenigen selbst, welche mir befehlen, vor mir abgelegt haben, in den Augen der Nation verändert.

Fr. Ich verstehe nicht recht, was sie sagen wollen; erklären sie sich ein wenig deutlicher?

A. Als ich sonst allem, was mir zum Dienst des Königs befohlen wurde, gehorchen muste, hatte man dabey voraus gesetzt, daß der König als das Haupt der Nation nichts von mir erwarten würde, als was ein Franzose seinem Vaterlande schuldig ist. Die Nation fürchtete aber, der König möchte in einem falschen Wahne über sein wahres Interesse, sich eines Tages

Troupes pour opprimer les Citoyens, elle l'a conjuré de prévenir ces abus d'autorité, en mettant l'armée sous la dépendance directe de la loi, et pour cela elle a exigé le serment qu'ont prêté tous les Généraux et les Officiers de tous grades.

D. Connoissez-vous ce serment?

R. Oui, j'ai entendu les Officiers le prêter, en présence des Officiers municipaux, qui représentoient en ce moment le corps de la Nation.

D. Pourriez-vous m'en rappeler la formule?

R. Nous jurons d'être fidels à la Nation; au Roi et à la Loi, et de n'employer ceux qui seront à nos ordres contre les Citoyens, si nous n'en sommes requis par les Officiers civils ou municipaux.

D. Que pensez-vous de ces deux sermens?

R. Que c'est dans leur accord parfait, et dans leur correspondance, que doit résider uniquement toute la force exécutrice de la Nation, et sa puissance, tant au dedans qu'au dehors.

D. Pourquoi vos obligations sont-elles bornées à suivre les règles de la discipline militaire?

R. Parce que ceux qui ont le droit de me commander étant engagés à n'user de ce droit que conformément aux lois, et seulement sur la réquisition de la Nation entière ou des Municipalités, qui en sont les organes, le Soldat, soumis par son serment *aux règles de la subordination et de la discipline militaire*, ne doit qu'obéir et exécuter ponctuellement ce que ses Officiers lui commandent, sous la direction de la loi.

D. Quoi! s'ils vous l'ordonnoient, devriez-vous marcher-même contre des Français?

R. Sans doute: et n'est-ce point contre des Français aussi que la France entière vient de s'armer, et que des Milices Nationa-

seiner Truppen bedienen, um die Bürger zu unterdrücken; sie beschwore ihn also, diesen Misbräuchen der Autorität dadurch vorzubeugen, daß er die Armee unmittelbar dem Gesetze unterwärfe, und deswegen forderte sie den Eid, den alle Generäle, und die Offiziere von allen Graden abgelegt haben.

Fr. Kennen sie diesen Eid?

A. Ja: ich habe ihn die Offiziere in Gegenwart der Municipalbeamten, die in diesem Augenblick die gesamte Nation repräsentirten, ablegen hören.

Fr. Könnten sie mir die Formul wohl wiederholen?

A. Wir schwören, der Nation, dem Könige, und dem Gesetze getreu zu seyn, und unsre Untergebene nicht wider die Bürger zu gebrauchen, wenn wir nicht deswegen von den Zivil- oder Municipalbeamten ersucht worden.

Fr. Was denken sie von diesen beyden Eiden?

A. Auf ihrer vollkommenen Uebereinstimmung und gegenseitigen Beziehung mus allein die ganze vollstreckende Gewalt der Nation, und ihre äussere und innere Macht beruhen.

Fr. Warum schränken sich ihre Verbindlichkeiten darauf ein, den Regeln der Kriegsdisciplin zu folgen?

A. Da diejenigen, die das Recht haben, mir zu befehlen, verbunden sind, sich dieses Rechtes nur den Gesetzen gemäs, und blos auf Gesuch der Nation oder der Municipalitäten, welche die Organe derselben sind, zu bedienen, so mus der Soldat, der Kraft seines Eides den Regeln der Subordination und der Kriegszucht unterworfen ist, blos gehorchen und pünktlich erfüllen, was seine Offiziere ihm unter der Direction des Gesetzes befehlen.

Fr. Wie! sie müßten also selbst gegen Franzosen marschiren, wenn sie es ihnen befehlen?

A. Allerdings: und hat sich nicht ganz Frankreich gegen Franzosen bewafnet? Haben sich nicht Nationalmilitzen in einem Augenblicke

tiona-

tionales se sont formées au même instant d'un bout du Royaume à l'autre ? Où en serions-nous, à présent, si ces prétendus Français qui vouloient nous opprimer, avoient été ménagés comme de bons Citoyens? La France peut nourrir des ennemis dans son propre sein, et ces ennemis seroient sans contredit les plus dangereux. C'est contr'eux que je dois marcher sans hésiter, pour le salut de la Patrie ; c'est contr'eux que je dois seconder les efforts des braves Citoyens qui n'ont point balancé à quitter tout pour poursuivre les traitres. Si la Nation n'eût pas sû qu'il existoit de ces traitres, ou prévu qu'il pourroit en exister, elle n'auroit point exigé, des Généraux et des Officiers de l'Armée, le serment de n'employer leurs forces contre des *Citoyens*, que sur la réquisition des Officiers civils ou municipaux.

D. Mais à quoi pourrez-vous reconnoître les traitres, et les distinguer des vrais Citoyens ? Il est probable que les premiers chercheront à vous séduire, en vous disant qu'ils sont bons Français, bons patriotes, vos amis, vos concitoyens, et que c'est eux que vous devez protéger contre l'oppression.

R. Ce n'est point à moi qu'il appartient de faire cette distinction; et je n'écouterai même pas toutes ces protestations. Mon serment est d'obéir. Mon serment est la subordination entière à mes Chefs; et l'Assemblée Nationale, lorsqu'elle m'a demandé ce serment, avoit sagement prévu, que si chaque Soldat, chaque individu avoit le droit d'examiner, de commenter les ordres qu'il recevroit, nous ne serions plus qu'une nombreuse troupe d'hommes armés, et non pas une armée; qu'il n'y auroit plus de force militaire dans l'Etat; et que le Soldat le mieux intentionné courroit risque à chaque instant, et suivant qu'il verroit bien ou mal, de trahir sa Patrie, en croyant la défendre..... Ne venons-nous pas de voir, dans plusieurs

von einem Ende des Reiches zum andern gegen Franzosen gebildet ? Wie würde es jetzt um uns stehen, wenn man diese vorgeblichen Franzosen, die uns unterdrücken wollten, wie gute Bürger geschont hätte ? Frankreich kann in seinem eignen Busen Feinde nähren, und diese würden ohne Widerrede die allergefährlichsten seyn. Gegen diese muß ich zum Besten des Vaterlandes ohne Bedenken marschiren; gegen diese muß ich die Bemühungen der wackern Bürger unterstützen, die keinen Anstand nahmen, alles zu verlassen, um die Verräther zu verfolgen. Wenn die Nation nicht gewußt hätte, daß es solche Verräther gäbe, oder wenn sie nicht wenigstens vorausgesehen hätte, daß es solche geben könne, so würde sie von den Generälen und Offizieren der Armee nicht den Eid gefordert haben, daß sie sich ihrer Gewalt blos auf Ansuchen der Zivil- und Municipalbeamte gegen Bürger bedienen wollten.

Fr. Aber woran kann man die Verräther erkennen, und sie von den wahren Bürgern unterscheiden ? Erstere werden sie wahrscheinlich zu hintergehen suchen. Sie werden sagen, daß sie gute Franzosen, gute Patrioten, ihre Freunde, ihre Mitbürger sind, und daß sie sie gegen die Bedrückung in Schutz nehmen müssen.

A. Mir kömmt es gar nicht zu, diese Unterscheidung zu machen, und ich werde selbst diese Protestationen gar nicht einmal anhören. Mein Eid verbindet mich zum gehorchen, mein Eid verbindet mich zur gänzlichen Subordination gegen meine Obern; und die Nationalversammlung sahe, als sie diesen Eid von mir verlangte, weislich voraus, daß wenn jeder Soldat, jede einzelne Person das Recht hätte, die erhaltene Befehle zu untersuchen und zu erklären, wir nichts weiter als eine zahlreiche Heerde bewafneter Menschen und keine Armee seyn würden; daß keine militairische Stärke im Staate mehr seyn, und der bestgesinnteste Soldat jeden Augenblick und je nachdem er gut oder schlecht sähe, Gefahr laufen würde, sein Vaterland zu verrathen, indem er es zu vertheidigen wähnte . . . Haben wir nicht in meh-

villes du Royaume, quantité de braves Soldats, séduits et abusés par leur propre patriotisme, commettre des désordres qui n'auroient convenu qu'à des brigands et cela parce que quelques brigands en effet leur avoient fait croire qu'ils étoient les vrais Citoyens, et qu'ils n'avoient en vue que le salut du Peuple Français? De pareils exemples sont bien faits pour me mettre en garde à l'avenir contre les propos séditieux de gens que j'aurois cru d'abord être de bons Citoyens.

D. A quoi avez-vous pu reconnoître que les braves Soldats dont vous parlez, avoient été séduits et trompés par des gens mal-intentionnés?

R. D'abord à leurs actions; ensuite à leur repentir. De braves et honnêtes gens, quelque motif qu'ils puissent avoir, ne se portent, dans aucun cas, au brigandage. Ce n'est point en ravageant une Cité, que de bons Soldats prouvent leur dévouement aux Citoyens. Aussi, ceux qui avoient eu le malheur de s'égarer jusqu'à de tels excès, ont ils bientôt fait voir, par leur répentir, qu'ils avoient été poussés hors de leur vrai caractère, par quelques scélérats qui s'étoient servis d'eux pour exécuter leurs mauvais desseins.

D. Comment ces braves gens sont-ils revenus de leur erreur?

R. La multitude de bons et honnêtes Citoyens, qui d'abord avoient été enchantés de ces *vivat*, que leur bonne foi leur avoit fait regarder comme le signal de l'accord qui régnoit entre les habitans et les Soldats, n'ont pas tardé à reconnoître que ces soi-disant Citoyens n'avoient d'autre objet que de troubler et de bouleverser leurs Cités; que les propriétés n'étoient plus respectées; et que bientôt l'honnête bourgeoisie seroit elle-même victime de ces prétendus amis du Peuple. Ils se sont armés pour les réprimer. Ils ont appellé à eux le grand nombre de braves et vertueux Soldats que l'honneur avoit toujours

rern Städten des Reichs eine Menge durch ihren eignen Patriotismus hintergangner und getäuschter Soldaten Unordnungen verüben sehen, die sich nur für Straßenräuber geschickt hätten; und dies weil wirklich einige Straßenräuber sie überredet hatten, daß sie wahre Bürger wären und nur das Glück des französischen Volkes zur Absicht hätten. Solche Beyspiele lehren mich, in Zukunft gegen aufrührerische Reden solcher Leute, die ich sonst für gute Bürger würde gehalten haben, auf meiner Hut zu seyn.

Fr. Woran haben sie erkennen können, daß die wackern Soldaten, von denen sie reden, durch übelgesinnte Leute hintergangen und betrogen worden?

A. Erstlich aus ihren Handlungen; nachher aus ihrer Reue. Wackre und rechtschafne Leute erniedrigen sich bey keinem Anlasse bis zum Straßenraube. Nicht durch Verwüstung einer Stadt beweisen gute Soldaten den Bürgern ihre Ergebenheit. Auch haben diejenigen, welche das Unglück gehabt hatten, sich bis zu solchen Ausschweifungen zu vergessen, bald durch ihre Reue bewiesen, daß einige Bösewichter, die sich ihrer zur Ausführung ihrer gottlosen Anschläge bedienen wollten, ihren wackeren Charakter nur auf einige Zeit eingeschläfert hatten.

Fr. Wie kamen denn diese wackere Leute von ihrem Irthume zurück?

A. Die guten und rechtschaffnen Bürger, die Anfangs über diese Vivat, welche sie in ihrem arglosen Sinne als das Signal der Eintracht, der zwischen den Einwohnern und den Soldaten herschte, angesehen hatten, merkten bald, daß diese sich so nennende Bürger keine andere Absicht hatten, als ihre Städte zu beunruhigen, und zu verwüsten; daß kein Eigenthum mehr respektirt würde, und daß die ehrliche Bürgerschaft bald das Schlachtopfer dieser vorgeblichen Freunde des Volks werden würde. Sie bewafneten sich, um sie in Zaum zu halten. Sie riefen die grosse Zahl wackrer und tugendhafter Soldaten, welche die Ehre immer zurückgehalten, so wie auch die, welche ihr Ge-

retenus, et ceux que leur conscience avoit déjà ramenés au devoir. Tous ensemble ont poursuivi le petit nombre de brigands: et les désordres ont été arrêtés par le supplice de ceux qui les avoient excités ou fomentés.

D. Si votre devoir est d'obéir aveuglément, n'est-il point à craindre qu'on n'abuse un jour de cette subordination, et qu'on ne vous fasse tourner vos armes contre la Patrie?

R. Je compte et je dois compter, avec tout le reste de la Nation, sur le serment qu'elle a reçu de mes Généraux et de mes Officiers. Ils ont juré de ne me conduire contre des Citoyens, que lorsqu'ils en seroient requis par les Officiers municipaux. Bien assuré dès-lors que ce ne sera jamais que contre des traitres ou des perturbateurs réprouvés par la loi, je marcherai sans examen, comme sans crainte. Non seulement l'honneur de mes chefs me garantit l'exécution de leur serment, mais même je n'en avois pas besoin pour connoître leurs vrais sentimens à cet égard; et je n'ai point oublié que long-temps avant que la Nation n'eut demandé ce serment, nos Officiers nous défendoient expressément de tirer sur des Citoyens.

D. Le nouveau serment de ces Officiers n'étoit donc point nécessaire au fond?

R. Vous en avez la preuve dans les faits que je viens de vous citer; et j'aurois pu joindre à ces faits bien d'autres exemples pris dans des temps plus reculés, et qui démontrent combien les troupes ont toujours répugné à marcher contre des Citoyens, même contre ceux dont les assemblées étoient alors proscrites par les lois de l'Etat.

Mais il n'en est pas moins certain, comme le dit l'Assemblée Nationale, que ce serment n'a pu que *plaire* beaucoup à nos Officiers, en ce qu'il lève l'incertitude et l'embarras où ils étoient perpétuellement, pour discerner l'instant où des Citoyens sont dans le cas de la rébellion, et ceux que leur conscience avoit déjà ramenés au devoir. Tous ensemble ont poursuivi le petit nombre de brigands: et les désordres ont été arrêtés par le supplice de ceux qui les avoient excités ou fomentés.

D. Si votre devoir est d'obéir aveuglément, n'est-il point à craindre qu'on n'abuse un jour de cette subordination, et qu'on ne vous fasse tourner vos armes contre la Patrie?

R. Je compte et je dois compter, avec tout le reste de la Nation, sur le serment qu'elle a reçu de mes Généraux et de mes Officiers. Ils ont juré de ne me conduire contre des Citoyens, que lorsqu'ils en seroient requis par les Officiers municipaux. Bien assuré dès-lors que ce ne sera jamais que contre des traitres ou des perturbateurs réprouvés par la loi, je marcherai sans examen, comme sans crainte. Non seulement l'honneur de mes chefs me garantit l'exécution de leur serment, mais même je n'en avois pas besoin pour connoître leurs vrais sentimens à cet égard; et je n'ai point oublié que long-temps avant que la Nation n'eut demandé ce serment, nos Officiers nous défendoient expressément de tirer sur des Citoyens.

D. Le nouveau serment de ces Officiers n'étoit donc point nécessaire au fond?

R. Vous en avez la preuve dans les faits que je viens de vous citer; et j'aurois pu joindre à ces faits bien d'autres exemples pris dans des temps plus reculés, et qui démontrent combien les troupes ont toujours répugné à marcher contre des Citoyens, même contre ceux dont les assemblées étoient alors proscrites par les lois de l'Etat.

Mais il n'en est pas moins certain, comme le dit l'Assemblée Nationale, que ce serment n'a pu que *plaire* beaucoup à nos Officiers, en ce qu'il lève l'incertitude et l'embarras où ils étoient perpétuellement, pour discerner l'instant où des Citoyens sont dans le cas de la rébellion, et

wissen schon zur Pflicht zurückgeführt hatte, zu Hülfe. Diese verfolgten gemeinschaftlich die kleine Zahl von Strassenräubern; und den Unordnungen wurde durch Bestrafung derer, welche sie erregt oder genährt hatten, Einhalt gethan.

Fr. Da es ihre Pflicht ist, blindlings zu gehorchen, muß man da nicht fürchten, daß man eines Tages diese Subordination misbrauche, und ihnen die Schwerdter gegen das Vaterland ziehen heisse?

A. Ich verlasse mich mit dem übrigen Theile der Nation auf den Eid, den ihr meine Generäle und Offiziere geleistet haben. Sie haben geschworen, mich nicht gegen Bürger zu führen, wenn sie nicht von den Municipalbeamten darum ersucht worden. Voller Ueberzeugung, daß es nur Verräthern, und durch das Gesätz verurtheilten Ruhestörern gilt, werde ich hinfort ohne Untersuchung und ohne Furcht marschiren. Nicht nur die Ehre meiner Obern bürgt mir für die Erfüllung ihres Eides, sondern ich bedurfte desselben gar nicht einmal, um ihrer wahren Gesinnungen in dieser Hinsicht gewis zu seyn; denn ich habe nicht vergessen, daß unsre Offiziere lange vorher, ehe die Nation diesen Eid begehrte, uns ausdrücklich verboten, auf Bürger zu feuren.

Fr. Der neue Eid war also im Grunde nicht nöthig?

A. Das haben die eben angeführten Thatsachen bewiesen, womit ich noch manche andre Beyspiele früherer Zeiten verbinden könnte, welche zeigen, wie sehr sich die Truppen jederzeit gesträubt haben, gegen Bürger zu marschiren, selbst gegen solche, deren Versammlungen durch die Gesetze des Staates geächtet waren.

Aber nichts desoweniger mußte dieser Eid, wie die Nationalversammlung sagt, unsern Offizieren willkommen seyn, da er die Ungewisheit und Verlegenheit hebt, worinn sie beständig schwebten, wenn es darauf ankam, den Augenblick zu entscheiden, wo Bürger aufhören

toyens devoient cesser de l'être aux yeux de la loi. A présent du moins la réquisition des Officiers municipaux sera regardée comme un jugement préalable qu'ils auront porté contre des traitres; et dès-lors il ne pourra plus y avoir d'incertitude dans l'exécution.

D. Mais cette exécution aussi n'en deviendra-t-elle pas bien plus lente et plus compliquée? Et si toutes les fois qu'il s'agira d'arrêter un désordre public, il faut attendre la réquisition des organes de la Nation, n'est-il pas à craindre que par de tels délais, ces désordres ne demeurent le plus souvent impunis?

R. Il ne faut point confondre les désordres, qui, dans le cours ordinaire de la société, tendroient simplement à troubler l'exécution de la loi, avec les attentats de quelques traitres contre la liberté de la Nation. Ce sont ceux-ci seulement que l'Assemblée Nationale a eu en vue, quand elle les a soumis au jugement préalable des Officiers municipaux, afin d'éclairer et d'assurer la marche du pouvoir exécutif. Mais tout ce qui tend seulement à troubler l'ordre de la société, tout ce qui pourroit donner atteinte aux propriétés particulières, à la tranquillité, à la sureté des individus, sans attaquer la propriété générale, le bien public, tout cela peut et doit être réprimé sur le champ par la force exécutrice. La réquisition des Magistrats est alors sous-entendue, par l'objet même et l'essence des Troupes réglées. Au moment où j'arrive à ma garnison, et où je reçois, des mains du Magistrat, mon billet de logement, ne se fait-il pas entre nous une convention tacite que je serai reçu comme Citoyen, et que je protégerai les Habitans, comme Soldat.

D. Vous voilà devenu Soldat de la Nation: et l'on ne dira plus d'un homme qui s'engage, qu'il va *servir le Roi.*

sollten, es in den Augen des Gesetzes zu seyn. Gegenwärtig wenigstens wird das Ansuchen der Municipalbeamte als ein vorläufig wider die Verräther gefälltes Urtheil angesehen werden, und es kann also von nun an keine Ungewisheit weiter in der Exekution herrschen.

Fr. Wird aber diese Exekution dadurch nicht auch langsamer und verwickelter werden? Und wenn jedesmal, um einer öffentlichen Unordnung Einhalt zu thun, das Ansuchen der Organe der Nation erwartet wird, steht da nicht zu befürchten, daß diese Unordnungen wegen eines solchen Verzugs oft unbestraft bleiben werden?

A. Man mus die Unordnungen, die im gewöhnlichen Laufe der Gesellschaft blos dahin zielen, die Ausübung des Gesetzes zu stören, nicht mit dem Hochverrathe einiger Verräther wider die Freyheit der Nation verwechseln. Blos diese hatte die Nationalversammlung im Sinne, als sie dieselben um den Gang der vollstreckenden Gewalt zu beleuchten und zu sichern, dem vorläufigen Urtheile der Municipalbeamten unterwarf. Aber alles was blos dahin strebt, die Ordnung der Gesellschaft zu stören, alles was in die besondern Eigenthumsrechte in die Ruhe und Sicherheit der einzelnen Glieder eingreifen könnte, ohne das allgemeine Eigenthum, das gemeine Wohl zu verletzen, kann und mus auf der Stelle durch die vollstreckende Gewalt geahndet werden. Das Ansuchen der Obrigkeiten wird hier wegen des Gegenstandes selbst, und wegen der wesentlichen Bestimmung der regulirten Truppen vorausgesetzt. Wird nicht im Augenblicke, da ich in meiner Garnison ankomme, und aus den Händen der Obrigkeit meinen Quartierzettel erhalte, zwischen uns eine stillschweigende Uebereinkunft geschlossen, daß ich als Bürger aufgenommen werden, und dafür meinerseits als Soldat die Einwohner beschützen solle.

Fr. Sie sind auf die Art Soldaten der Nation geworden, und man wird hinfort von einem Menschen, der sich annehmen läßt, nicht mehr sagen, daß er dem Könige dienen wolle?

R. On le dira de même, et dans le sens où de tout temps on a dû le dire. Le Roi est le chef de la Nation; c'est à lui que la Nation confie de la manière la plus absolue, la direction et la disposition de ses forces, pour ne les employer que dans l'esprit et suivant le voeu de la loi qu'elle-même a faite. Servir le Roi, en ce sens, c'est servir la Patrie.

D. Mais enfin, c'est le Roi qui vous paye.

R. Oui: mais ici le Roi est simplement dépositaire et dispensateur des trésors de la Nation, qui n'a pu le charger de l'exécution des lois, sans lui fournir en même temps les moyens d'entretenir une force exécutrice. L'agriculteur, le commerçant, l'Artisan, le Magistrat, tous les Citoyens, en un mot, dont le temps et les travaux sont nécessaires à la société, et qui doivent être maîtres de se livrer sans trouble et sans distraction à des occupations utiles, se cottisent, chacun suivant ses facultés, pour fournir au Roi une Somme avec laquelle il soudoye l'Armée, qui doit en tout temps et en tous lieux pourvoir à la sureté de l'Etat, et veiller au repos de tous. En ce sens, nous sommes vraiment Soldats de la Nation, et non pas du Roi.

D. La profession du Soldat est donc aussi un métier dont il retire de l'argent.

R. Rien n'est plus faux et plus déplacé que cette conséquence, suivant laquelle un homme dans ces derniers temps, et trop publiquement, s'est cru permis de nous appeler *mercenaires*, *salariés*. .... Le Soldat Français est Citoyen. S'il se dévoue au service de la Patrie, ce n'est point par un vil intérêt. Il n'est aucun Soldat dans l'Armée, qui avec ses bras et son industrie, ne pût gagner autant d'argent dans son village, qu'il en reçoit au service: mais l'argent qui fait le mercenaire, ne fait point le Soldat Français. Son

A. Man wird das vor wie nach sagen, und im nemlichen Sinne, wie man es immer hätte sagen sollen. Der König ist das Haupt der Nation; ihm vertraut die Nation auf die unbeschränkteste Art die Direktion und Disposition ihrer Macht an, um sie nach dem Geiste und Wunsche des Gesetzes, welches sie selbst gemacht hat, zu gebrauchen. Dem Könige dienen heißt, in diesem Sinne, dem Vaterlande dienen.

Fr. Aber es ist doch der König, der euch bezahlt?

A. Ja: aber hier ist der König blosser Verwalter und Vertheiler der Schätze der Nation, die ihm nicht die Händhabung der Gesetze auflegen konnte, ohne ihm zu gleicher Zeit die Mittel in die Hände zu geben, eine vollstreckende Macht zu unterhalten. Der Ackersmann, der Handelsmann, der Künstler, die Obrigkeit, mit einem Wort, alle Bürger, deren Zeit und Arbeiten der Gesellschaft nützlich sind, und denen es frey stehen muß, sich ohne Störung und Abhaltung nützlichen Beschäftigungen zu widmen, giebt ein jeder nach seinem Vermögen seinen Antheil, um dem Könige eine Summe zur Besoldung der Armee, die zu allen Zeiten, und an allen Orten für die Sicherheit des Staates sorgen, und über die Ruhe aller wachen muß, zu verschaffen. In diesem Sinne sind wir wahre Soldaten der Nation und nicht des Königs.

Fr. Der Stand der Soldaten ist also auch ein Handwerk, das Geld einbringt?

A. Nichts ist irriger und unschicklicher als diese Folgerung, nach welcher sich neuerlich ein Mann erlaubte uns öffentlich gedungene Lohnknechte zu nennen . . . Der französische Soldat ist Bürger. Wenn er sich dem Dienst des Vaterlandes widmet, so geschieht es nicht aus niedrigem Eigennutze. Es giebt keinen einzigen Soldat bey der Armee, der mit seinen Händen und durch seinen Kunstfleiß, nicht eben so viel Geld in seiner Heimath verdienen könnte, als er im Dienste bekömmt. Geld macht wohl Lohnknechte aber nicht französische Soldaten. Sein erster Beweggrund ist die Ehre, und der

premier mobile c'est l'honneur : et la gloire de verser son sang pour le salut de sa Patrie est toute sa récompense.

D. Les Milices Nationales, animées du même esprit, pénétrées des mêmes sentimens, servent sans aucune rétribution, et du moins elles épargneroient à l'État cette surcharge de frais.

R. Je vous l'ai déjà dit : rien de plus formidable assurément qu'une Nation entière armée pour sa propre défense, et il est des momens critiques où le danger de la Patrie doit appeler généralement tous les Français; mais j'ajouterai, que ce danger une fois passé, que la Patrie n'ayant plus rien à redouter, chaque Citoyen devra, pour le bien même de l'État, retourner à ses travaux, dont la société ne sauroit se passer.

Je ne dirai pas qu'*il faut supprimer* les Milices Nationales. Ce n'est point à moi à juger du moment où la Nation n'aura plus besoin de leur activité. Mais je dirai que si le service actif de ces Milices est jugé nécessaire encore pour long-temps, du moins sera-t-il indispensable de les organiser de manière que la société n'en soit point lésée. Qu'il faudra donc *former un corps de Patriotes composé seulement de Citoyens dont les occupations ne sont point de premiere nécessité;* et qu'il faudra que ce corps soit *prêt à voler en tout temps au secours de la Patrie*; mais j'ajouterai, que dans les temps de calme, il faudra que ce corps s'en repose sur les Troupes réglées, et qu'il compte sur elles, pour assurer l'exécution des lois,

D. Je conçois que lorsqu'une fois la constitution sera bien établie, et que la *permanence* de l'Assemblée Nationale nous rassurera pour l'avenir contre les surprises du despotisme, la Nation s'en reposera sans doute du soin d'assurer l'exécution des lois, sur les Troupes réglées, assez fortes pour y pourvoir. Mais jusque-là, et tout le temps qu'elle jugera nécessaire de tenir en activi-

Ruhm, sein Blut fürs Vaterland zu vergiessen, seine ganze Belohnung.

Fr. Die Nationalmilitzen, die vom nemlichen Geiste beseelt, von den nemlichen Empfindungen durchdrungen sind, dienen ohne Sold, und würden dem Staat die schweren Unkösten ersparen.

A. Ich habe es ihnen schon gesagt : es ist sicherlich nichts furchtbarer als eine ganze Nation, die zu ihrer Vertheidigung bewafnet ist, und es giebt kritische Augenblicke, wo drohende Gefahr des Vaterlandes alle Franzosen zu den Waffen ruft; aber, ich setze hinzu, daß nach überstandner Gefahr, wenn das Vaterland nichts mehr zu fürchten hat, jeder Bürger zum Besten des Staates selbst, wieder an seine Arbeiten gehen mus, deren die Gesellschaft nicht entbehren kann.

Ich sage nicht, daß man die Nationalmilitzen aufheben müsse. Es kömmt mir nicht zu, den Augenblick zu bestimmen, wo die Nation ihre Thätigkeit nicht mehr brauchen wird. Ich sage aber, daß wenn der thätige Dienst dieser Militzen noch auf lange Zeit für nöthig gehalten wird, er wenigstens unumgänglich auf die Art eingerichtet werden müsse, daß die Gesellschaft nicht darunter leide. Man wird also ein Patriotenkorps blos aus solchen Bürgern, deren Beschäftigungen nicht von erster Nothwendigkeit sind, errichten müssen, welches bereit seyn mus, dem Vaterlande zu jeder Zeit zu Hülfe zu eilen; aber ich setze hierzu, daß dies Korps seinen Dienst zur Zeit der Ruhe den regulirten Truppen überlassen, und auf diese, wegen Vollstreckung der Gesetze rechnen müsse.

Fr. Ich sehe wohl ein, daß wenn einmal die Konstitution wird fest gegründet seyn, und die Fortdauer der Nationalversammlung uns in Zukunft gegen die Eingriffe des Despotismus sicher stellen wird, die Nation die Sorge, die Vollstreckung der Gesetze zu sichern, den regulirten Truppen, die hierzu stark genug sind, überlassen werde. Aber werden sie bis dahin, und in der ganzen Zeit, welche sie nöthig

té les Milices Nationales, partagerez-vous volontiers avec elles le service militaire?

R. Assurément, et je ne verrai dans les Soldats de cette Milice, que des Français qui veillent de concert avec moi sur le salut de notre commune Patrie... Pourroit-on croire que répétant, comme je l'ai fait à chaque instant, que je suis Citoyen, que m'honorant sans cesse de ce titre, je voulusse en même temps m'isoler de tous bons Français, de tous Citoyens?... Il y auroit dans une telle imputation quelque chose de si absurde, qu'elle ne seroit pas même une calomnie.

Le Citoyen. Je ne saurois, Monsieur, me repentir de vous avoir fatigué, peut être, par mes questions; je n'irai pas plus loin cependant, et je n'abuserai point de votre complaisance: mais plein d'estime pour les braves Soldats dont vous venez d'exprimer les sentimens, je me ferai un vrai devoir de les faire connoître à tous nos Concitoyens, et à tous les bons Français.

finden wird, die Nationalmilitzen in Thätigkeit zu erhalten, den Militairdienst gerne mit ihnen theilen?

A. Ganz gewis; ich werde in den Soldaten dieser Militz nur Franzosen sehen, die in Verbindung mit mir über das Wohl unsers gemeinschaftlichen Vaterlandes wachen.... Könnte man glauben, daß ich, der ich jeden Augenblick widerhole, daß ich Bürger bin, und mir diesen Titel zur Ehre anrechne, mich zu gleicher Zeit von allen guten Franzosen, von allen Bürgern absondern wolle?.... Eine solche Beschuldigung würde so abgeschmackt seyn, daß sie selbst nicht einmal für eine Verläumdung gelten könnte.

Bürger. Es gereut mich nicht, mein Herr! daß ich ihnen vielleicht durch meine Fragen beschwerlich gefallen bin. Ich will indessen nicht weiter gehen, um nicht ihre Gefälligkeit zu mißbrauchen: aber voll Hochachtung gegen die braven Soldaten, über deren Denkungsart sie mich belehrt haben, werde ich mirs zur heiligsten Pflicht machen, sie allen unsern Mitbürgern und guten Franzosen von der rechten Seite bekannt zu machen.

De l'Imprimerie de Le Roux, Imprimeur du Roi et de la ville.

4.163